

Livret 2022-2023

DIS  
MOI  
DIX  
MOTS

à tous  
les temps

Ce livret est réalisé par le réseau OPALE (organismes francophones de politique et d'aménagement linguistiques), avec les directions de publications :

#### Pour la Fédération

**Wallonie-Bruxelles :** Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Direction de la langue française, Nadine Vanwelkenhuyzen ; Conseil de la langue française, des langues régionales endogènes et des politiques linguistiques

**Pour la France :** Ministère de la Culture, Délégation générale à la langue française et aux langues de France, Paul de Sinety

**Pour l'OIF :** Organisation internationale de la Francophonie, Direction de la langue française et de la diversité des cultures francophones, Nivine Khaled

**Pour le Québec :** Office québécois de la langue française, Ginette Galarneau

**Pour la Suisse :** Délégation suisse à la langue française (DLF), Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP), François Grin

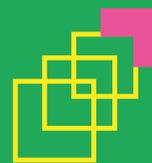
**opale**  
Organismes francophones  
de politique et d'aménagement linguistiques

Les membres du réseau OPALE ont choisi cette année de faire appel à des autrices et à des auteurs jeunesse pour imaginer des nouvelles autour de la perception du temps. «Dis-moi dix mots à tous les temps» est le mot d'ordre choisi pour nous inviter à réfléchir à notre rapport au temps qui passe, qui nous dépasse.

## Année-lumière



## Dare-dare



## Hivernage



## Plus-que-parfait



## Synchrone



## Avant-jour



## Déjà-vu



## Lambiner



## Rythmer

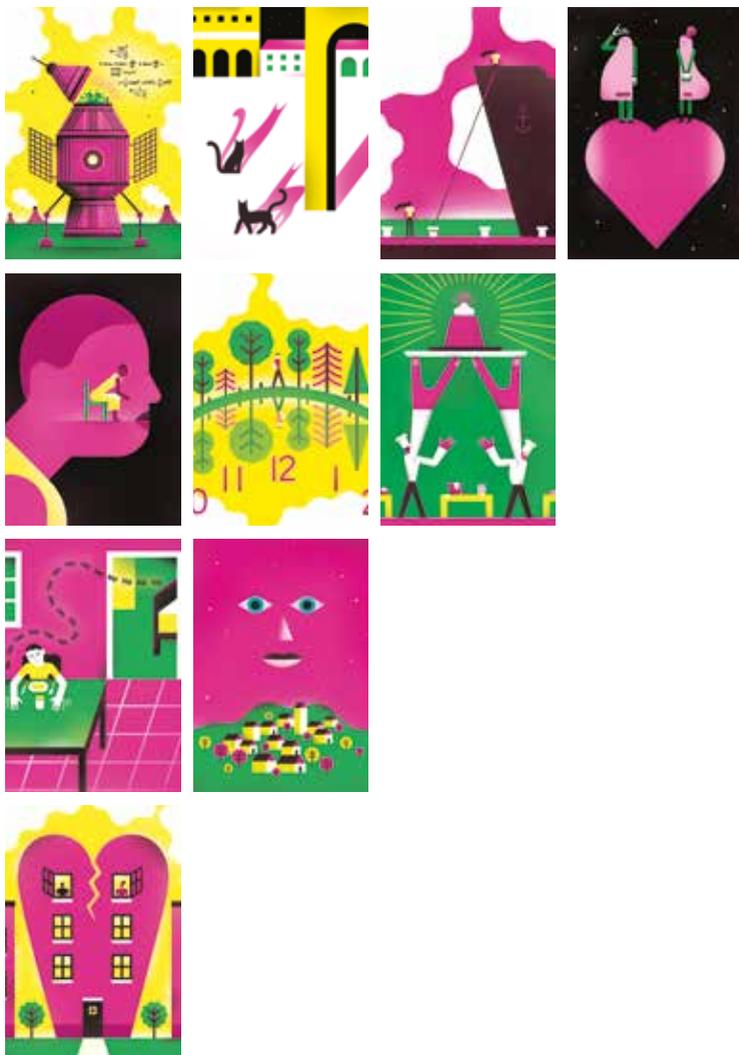


## Tic-tac



# Préface

Un partenariat francophone : 10 mots pour exprimer notre rapport au temps, à tous les temps

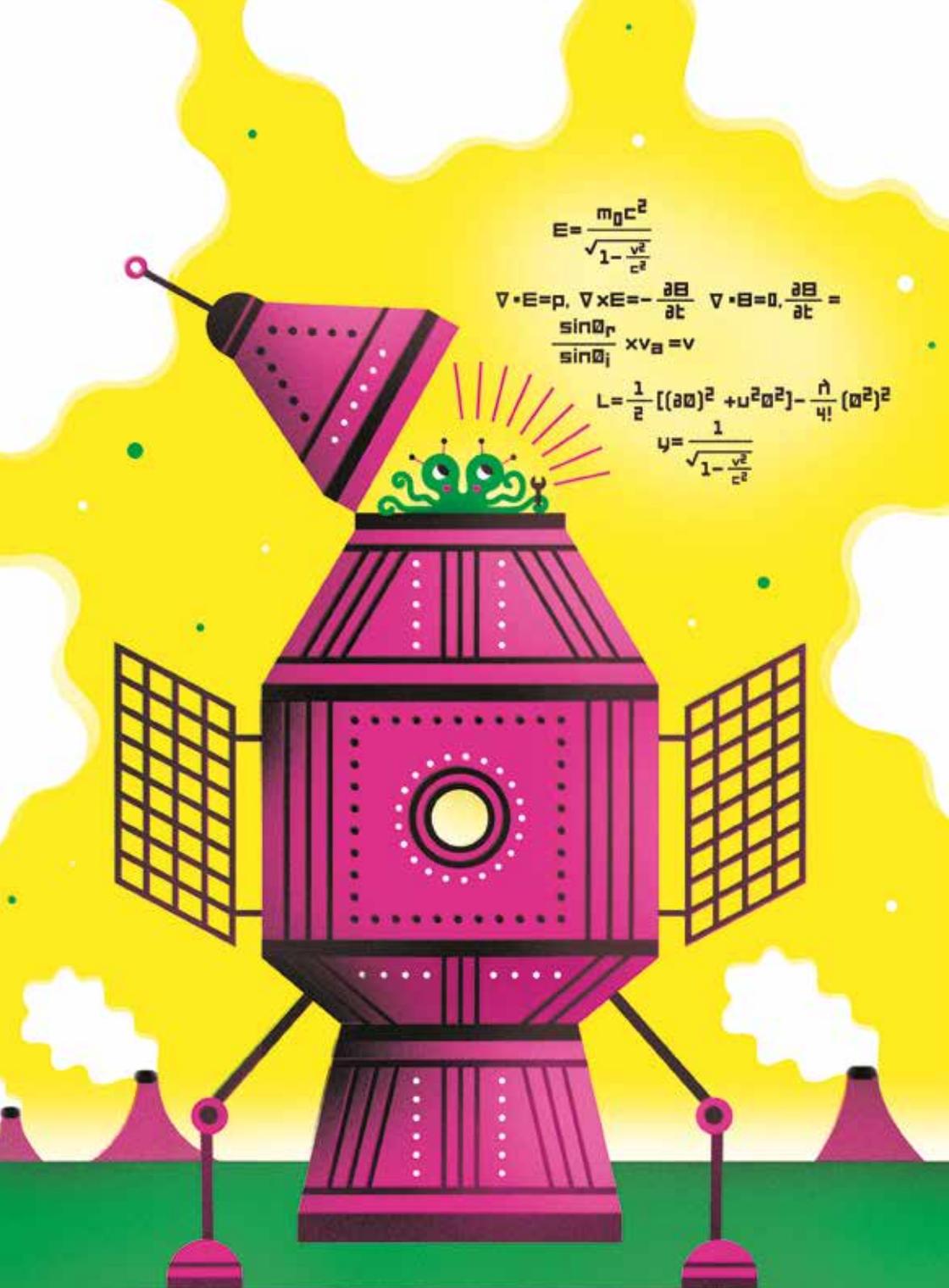


## Édition 2022-2023

### Dis-moi dix mots à tous les temps

Le temps s'échappe : toujours plus en moins de temps. Poussés à nous imposer d'ardentes cadences et à répondre dare-dare au tic-tac de journées trop courtes sans prendre le temps d'un déplacement, sommes-nous voués à tourner en rond dans un déjà-vu ? On pourrait se dire qu'il est urgent de ralentir, de s'offrir une année-lumière à se laisser aller afin de réfléchir à la question. Au sortir de l'hivernage d'un monde qui nous a déjà poussés ces deux dernières années à nous réinventer, nous sommes heureux de vous offrir dix nouvelles qui, chacune à leur manière, explorent nos différentes perceptions du temps et nourrissent cette réflexion. Ces nouvelles font ainsi résonner les dix mots choisis pour l'édition à venir, en mars 2023, de la Francofête, de la Langue française en fête ou encore de la Semaine de la langue française et de la Francophonie, sur la thématique « Dis-moi dix mots à tous les temps ». Nouvelles à chute, dont il convient de ne pas trop parler ici pour ne rien divulguer, elles ont, selon le principe de ce livret, été écrites par des auteurs et autrices issus de différentes régions du monde francophone. Cette année, il s'agit d'Aurélien Dony et d'Eva Kavian pour la Belgique, de Geneviève Brisac pour la France, de Bryan Perro pour le Québec, de Karim Kattan (Palestinien) et d'Emmelie Prophète (Haïtienne) pour l'OIF, et de Tasha Rumley pour la Suisse. Nous les remercions ici pour leur engagement. Nous saluons aussi le travail du Québécois Luc Melanson, dont les illustrations tout en subtilité rythment pour la deuxième fois les pages de ce livret.

De France, c'est Laurie Esclapez qui signe le graphisme, coloré et dynamique, et l'équipe du CAVILAM qui a réalisé le cahier de jeux figurant au centre du livret : un merci chaleureux à elles également. Le résultat de cette collaboration internationale n'est-il pas plus que parfait ? L'opération Dis-moi dix mots créée, grâce à ce livret, des mouvements fluides et synchrones de lecture, de concentration dans lesquels – mais est-ce un hasard ? – semble se redessiner un avant-jour riche en possibilités. Tournez la page sans lambiner, pour une exploration de cet ouvrage au tempo qui vous convient...



©Luc Melanson

# Année-lumière /anelymjɛs/ nom féminin

**METROLOGIE** : « Unité astronomique de mesure de longueur (SYMBole al), correspondant à la distance parcourue par la lumière dans le vide en une année, soit env. 9,461.10<sup>8</sup> mètres, ou 0,307 parsec. *L'étoile la plus proche se situe à 4,22 années-lumière de la Terre* (Le Petit Robert de la Langue française).

● On dit aussi *année de lumière*.

● FIG. À des années-lumière de : très éloigné de.

La réalité est à des années-lumière de ses illusions (Le Petit Robert de la Langue française).

Exemple : « *Il me semblait que ce temps-là, bien précis, circonscrit, était pourtant à des années-lumière* » (F. Ouellette, 1985) / OQLF

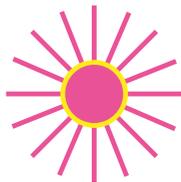
# Bryan Perro

Bryan Perro obtient un baccalauréat en enseignement du théâtre de l'Université du Québec à Montréal en 1992. Il termine en 2003 une maîtrise en études québécoises et étudie à cette occasion la figure du loup-garou, ce qui fait de lui l'unique « lougarologue » canadien. Écrivain, conteur, comédien et metteur en scène, il publie en 2003 les premiers tomes de sa série jeunesse *Amos Daragon*, qui deviendra l'une des séries les plus vendues avec 1 900 000 titres écoulés au Québec uniquement. Traduit dans vingt-quatre langues et présent dans vingt-sept pays, Bryan Perro demeure l'un des auteurs canadiens les plus lus autour du globe. Il est d'ailleurs l'un des quelques auteurs du Québec traduits en Chine. À ce jour, Bryan Perro a travaillé comme scénariste télévisuel ainsi que comme concepteur de jeux vidéo. L'Ordre international de la Francophonie lui a décerné le titre de chevalier de l'Ordre de la Pléiade.



Crédit photo : Christine Berthiaume

# Années-lumière, vous dites ?



Bryan Perro

Lorsque je suis arrivé sur cette planète, il n'y avait rien. Quand je dis rien, je veux dire de la roche, du sable, des gaz, de la poussière, de la lave et quelques volcans. Ce lieu était inhospitalier, infréquentable surtout ! Pour un voyageur de l'espace comme moi, ce type de boule ronde rocailleuse intersidérale représentait un refuge d'urgence, sans plus. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'y ai atterri avec mon vaisseau. Un bris mécanique dans le joint du propulseur de matière noire m'a obligé à me poser en urgence. Impossible de compenser par l'alternateur de neutrinos ni le capteur sonique à contingence subordonnée. Bref, du charabia pour vous, mais du vocabulaire quotidien pour moi.

J'étais loin, à plusieurs années-lumière de chez moi. En fait, nous disons chez nous à quelques enjambées galactiques, celles-ci représentant dans leur unicité 9 460 730 milliards de kilomètres, c'est-à-dire votre année-lumière, mais à la puissance 10. Vous comprendrez que je tente ici de vous expliquer que je n'étais pas près de revenir à la maison même si le temps n'agit pas de manière similaire au niveau quantique.

Oui, je suis une créature de l'infiniment petit, mais qui œuvre, comme vous, dans l'infiniment grand. En fait, le microscopique est le macroscopique ! Il y a un type de votre espèce qui a expliqué, mais bien naïvement, le concept de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, c'est un certain Voltaire. Dans sa petite histoire, Micromégas, un géant de la planète Sirius, et le secrétaire de l'Académie de Saturne visitent la Terre. C'est enfantin, charmant et puéril !

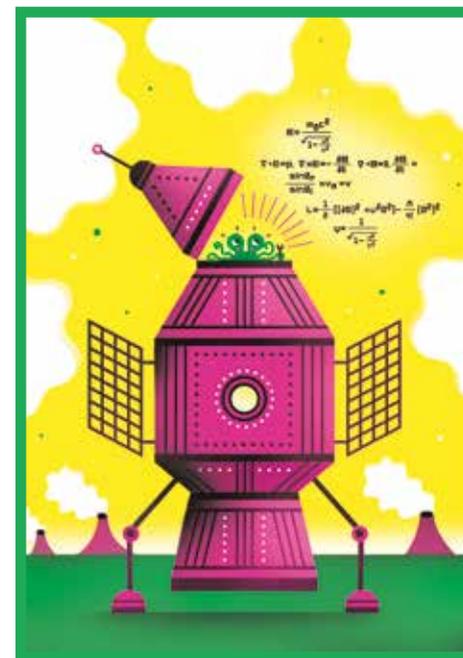
Mais bon, laissons de côté vos auteurs pour la petite enfance, puis concentrons-nous sur la grande révélation dont je dois vous faire part avant de partir. Car oui, j'ai un grand secret pour l'humanité, toutefois j'hésite à vous révéler le tout sans un petit préambule explicatif. Sans quoi, vous aurez du mal à digérer l'information.

Alors voilà ! J'étais prisonnier de votre planète, la Terre, à une époque où la vie n'y existait pas encore. Mon vaisseau, incapable de repartir, avait besoin d'une recharge de particules élémentaires que le boson de Higgs ralentissait de façon incompréhensible. Je me grattais les tentacules en me demandant comment me sortir

de ce borborygme. L'atterrissage forcé avait détruit mes appareils de communication et je ne pouvais pas signaler mon emplacement à mes camarades du vaisseau de secours. J'étais seul avec moi-même. Enfin, moi, mes deux têtes et mes trois cerveaux étions seuls pour faire face à cette troublante épreuve. Tout à coup, mon système nerveux a lancé : le temps est ton unique solution ! En effet, je devais me mettre en stase afin que les parties organiques de mon vaisseau se reconstruisent d'elles-mêmes. C'est alors que, eh bien... comment vous dire ?... Avant d'entrer dans ma combinaison de survie afin d'assurer ma longévité, j'ai fait quelque chose que toutes les formations d'explorateur galactique de ma civilisation nous interdisent de faire. Ensuite, je me suis placé en cryogénie pour me réveiller des milliards de vos années plus tard, ce qui représente pour moi à peine deux semaines de vos minuscules années terrestres.

Quand je suis revenu à moi, il y avait de la vie. Des plantes, des animaux, des humains, des microbes, des virus, enfin, tout ce que vous connaissez. En vérité, vous croyez injustement que les cyanobactéries sont apparues il y a 3,5 milliards d'années, puis qu'elles ont été capables de pratiquer la photosynthèse pour ensuite transformer le dioxyde de carbone en dioxygène, mais non. Vous êtes totalement dans l'erreur, cela me fait un peu de peine de vous le dire.

En réalité, avant ma cryogénie, j'avais un peu mal à l'une de mes cinq gorges et j'ai... comment dire... j'ai... eh bien, j'ai craché au sol. Grâce à ce crachat, j'ai semé mon ADN sur votre planète. Il s'en est suivi toute votre évolution. Celui qui vous a donné la vie, c'est moi. Conséquemment, je vous informe que vous êtes strictement de la mucosité d'extraterrestre. Vous étiez à des années-lumière de la vérité, n'est-ce pas ? Vous voilà maintenant instruits. Mon vaisseau est réparé, je file.





# Avant-jour

/avãtzur/ nom masculin

- (Vieilli) Période du jour qui précède le lever du soleil (source Dictionnaire des francophones).
- Haïti – Aube.

Moment magique que l'avant-jour, auquel répond l'avant-nuit (source *Petit dictionnaire insolite des mots de la Francophonie* de Loïc Depecker).

Exemples : « Résolument, par force ou par amour, / Je veux savoir de toi, traître, / Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour, / Où tu vas, à qui tu peux être. » (Molière, *Amphytrion*, I, 2).

« (...) je vois son corps libre dans le bleu, dans les oiseaux blancs, elle a la peau claire dans la lumière de l'avant-jour, je la vois comme si je la découvrais (...) » (Manhattan Blues, JEAN-CLAUDE CHARLES, 198).

## Karim Kattan

Karim Kattan est un écrivain palestinien, né à Jérusalem. Il est docteur en littérature comparée. Il écrit en anglais et en français. Son premier roman, *Le Palais des deux collines* (Elyzad) paru en 2021, est lauréat du Prix des cinq continents de la Francophonie 2021, et finaliste de nombreux autres prix.

Ses textes en anglais sont parus dans de nombreuses publications dont «The Paris Review», «Strange Horizons», «Fantasy & Science-Fiction», ou encore «The Funambulist». Ses écrits ont également été présentés dans des espaces d'art, dont la Biennale de Venise, Bétonsalon (Paris), la Fondation MMAG (Amman), le Kaaitheater (Bruxelles), le B7L9 (Tunis), Art Kulte (Rabat), ou encore la Berlinale.



Crédit photo : Sido Lansari

# Le syndicat



*Karim Kattan*

Écoute-moi bien. Je vais te dire où et quand on se réunit.

Tu sais, il y a beaucoup de choses qu'eux ne savent pas sur nous. Par exemple, qu'on peut communiquer à distance. Pas plus tard qu'hier, je parlais à mon cousin de Jakarta. Ce matin, j'ai pris des nouvelles de ma tante à Osaka.

Ils sont gentils, mais bêtes et arrogants. Enfin, ça ne m'empêche pas d'avoir pitié pour eux. Ils pensent vraiment qu'ils sont maîtres du monde, alors qu'au fond...

Tu sais, moi, je suis un sensible. C'est comme ça. J'y peux rien. Alors les miens, je les regarde se chamailler, puis je vois comment la chamaille devient une dispute, la dispute une bagarre, la bagarre des hurlements, les hurlements des larmes, des je vais te tuer, je vais me tuer, puis des portes claquées, et finalement le silence chafouin, affreux, de l'après-lutte.

Ça ne leur arrive pas tout le temps. Ils ont des moments doux, presque heureux. Je dis « presque » parce que, tu sais, quand le tonnerre peut éclater à tout moment, tu restes vigilant. Tu ne te fais pas avoir par une éclaircie.

C'est dur d'être un grand sensible comme moi. Je suis un peu le météorologue de leurs émotions. Moi je pense qu'ils devraient se séparer. Mais bon. Qu'est-ce que j'en sais. Je ne peux pas me plaindre, ils s'occupent bien de moi. Je sais qu'ils m'aiment, et j'aime qu'on m'aime.

C'est vrai, ça, qu'ils nous aiment. Bon, je m'égare. C'est pas pour écouter un vieux radoter que tu es venu.

Mais j'insiste, c'est vraiment pas facile d'être un sensible. L'autre jour, lors d'un conciliabule, j'ai dû intervenir. Fermer le clapet d'un petit jeune. On ne peut pas trop tolérer les remue-merde, notre travail est trop crucial. C'était un petit gars maigre, sale, l'œil éborgné. Les autres l'ont tous écouté attentivement, il appelait à la révolution, ici et maintenant. Je le comprends, hein, je suis sensible, ouais, et moi aussi j'ai été jeune. On a travaillé trop dur, depuis des générations, sur ce projet. On peut pas tout faire foirer à cause d'un jeune au sang bouillant. Voilà, comme ça tu es prévenu.

Alors, la réunion. Écoute.

Ce n'est pas très loin d'ici. Parvenir au lieu, c'est la grande épreuve du syndicat.

Tu prouveras ainsi ta détermination, ton flair et ta débrouillardise. Tu dois suivre le cours d'eau qui commence ici. Tu vas voir, après avoir traversé des champs et des usines, il devient un fleuve, serpente le long de plaines (joliment fleuries à cette saison), puis arrive à l'orée des bois, jusqu'à la clairière où il trouve sa source. C'est là-bas.

Il faut que tu arrives à l'heure précise. Trop tard et tu n'entreras pas. Trop tôt, il n'y aura personne. Dans ce cas, je te conseille de roder un peu, laisser le temps passer. (Ça non plus, ils ne savent pas, tu sais ? qu'en rodant nous avons le pouvoir d'accélérer le temps.) Il ne faut surtout pas que tu restes à attendre ; ça pourrait attirer l'attention des passants.

Je vais te dire, c'est un honneur d'être invité à ton âge. Ça n'arrive pas à tous les jeunes. Je sens ton potentiel. Je ne t'en dis pas plus à ce sujet, tu verras. Sache seulement qu'on est proche de la grande victoire.

L'heure du rendez-vous. Ah... C'est à la belle heure, où s'épanouissent les astres. Tu la reconnaîtras car il est dans notre nature de la reconnaître. Tu verras la demi-lumière éclore dans le ciel comme un jaune d'œuf. Tu sentiras l'air pur et attentif. La belle heure. Et tu sais pourquoi on l'a choisie aussi ? Car eux ne la voient jamais. Ils dorment, ou sont déjà piégés dans les affres du travail, des disputes, des enfants.

Je veux te rassurer sur un point. Les chats ne sont pas une race cruelle comme les humains. Le jour où nous renverserons leur pouvoir tyrannique, nous ne les punirons pas.

Allez, on m'appelle pour manger. J'ai entendu dire qu'aujourd'hui, c'est sardines. Un festin. À demain, on t'attendra à l'heure dite, à l'avant-jour.





@Luc Melanson

# Dare-dare

/dardar/ adverbe

- FAM. Promptement, en toute hâte. → **précipitamment, vite.**

Exemple : « Si vous aviez à me proposer un meilleur sujet tout prêt pour cette semaine, je le prendrais dare-dare » (Sainte-Beuve).

# Tasha Rumley

Côté pile, Tasha Rumley a passé sept ans comme humanitaire dans les zones de guerre pour le Comité International de la Croix-Rouge, surtout le Donbas (Ukraine, 2014-2019). Elle dirige actuellement l'aide humanitaire de la Chaîne du Bonheur. Côté face, Tasha Rumley se consacre à l'écriture, son premier roman *À l'amour À la mort* étant publié aux Éditions Campiche. Elle a aussi été distinguée lors de concours littéraires suisses et français, notamment de nouvelles (« Au diable vauvert », « Montsalvens », « Fondation Studer/Ganz »).

Linguiste et spécialiste du monde slave, Tasha Rumley est passionnée par les langues et jongle volontiers avec elles. Elle est née à Montréal, dans la communauté suisse émigrée, ce qui en fait une binationale attachée au Québec.



Dis-moi dix mots à tous les temps

# L'heure du grand saut



Tasha Rumley

- T'es sûre que c'est ce que tu veux ? Tu ne pourras jamais revenir en arrière. Les bateaux qui partent là-bas ne rentrent pas. Et on n'est pas certain de ce qui nous y attend, on n'en sait que des racontars, des oui-dire. Ce sera dangereux, tu comprends ?  
- Oui, je comprends. Mais le moment est venu, je veux y aller.  
- Tu pourrais partir plus tard ? Il y aura forcément d'autres occasions. Pourquoi te prendre la tête ? Tu seras mieux préparée, tu seras plus forte.  
- Je suis assez forte.  
- C'est encore tôt. Attends un peu...  
- Non, je n'en peux plus d'attendre sur le quai !  
Je lui ai crié dessus. Je n'aurais pas dû, mais elle m'exaspère avec ses questions, elle veut toujours tout nuancer, me faire douter, me retenir. Pour parvenir à imposer mes désirs, il faut parfois la faire taire. Après un silence, elle a repris sur un autre ton, pas fâché non, plutôt malicieux, elle qui est toujours si sérieuse :  
- Sûre, sûre ?, a-t-elle demandé. J'ai opiné de la tête.  
- Alors vas-y dare-dare ! Le bateau ne t'attendra pas !  
Quelque chose a lâché en moi, toute

l'énergie accumulée pendant mes seize années d'existence s'est déversée dans mon cerveau qui est passé en surrégime.

Bien sûr que je pourrais rester ici. On n'y est pas malheureux. C'est confortable, il y fait doux, on se fait servir les repas, quand on est fatigué on dort, quand on veut s'amuser on va jouer. Mais tout est pour de faux. Autrefois, je ne le réalisais pas, j'étais petite, mais maintenant je sais que je vis dans un décor de carton-pâte. Ce que je fais n'a aucune importance, aucun impact. On m'observe vaguement, on s'assure que rien de grave n'arrive, mais ce que je fais est égal. Ce que je dis ne compte pas. Le bus, l'école, les devoirs, tout est calibré pour moi, je n'ai qu'à suivre le chemin tracé et même si je pète les plombs ou si j'échoue, qu'est-ce qu'il se passera ? Rien. Je redoublerai, retour à la case départ, on recommence tout pareil et puis voilà. C'est comme si j'étais à l'entraînement perpétuel, je ne fais que répéter les gestes pour plus tard.

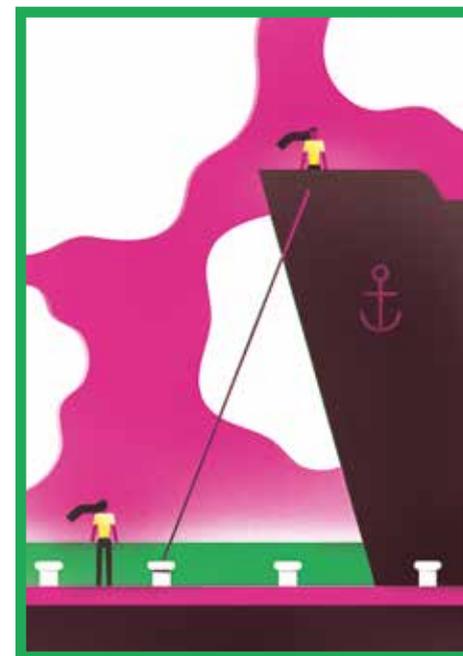
Alors que pour eux, tout est grave. Ils parlent à voix basse à la cuisine et dès que j'approche, ils font silence et ils sourient. Ah leur sourire, ce sourire

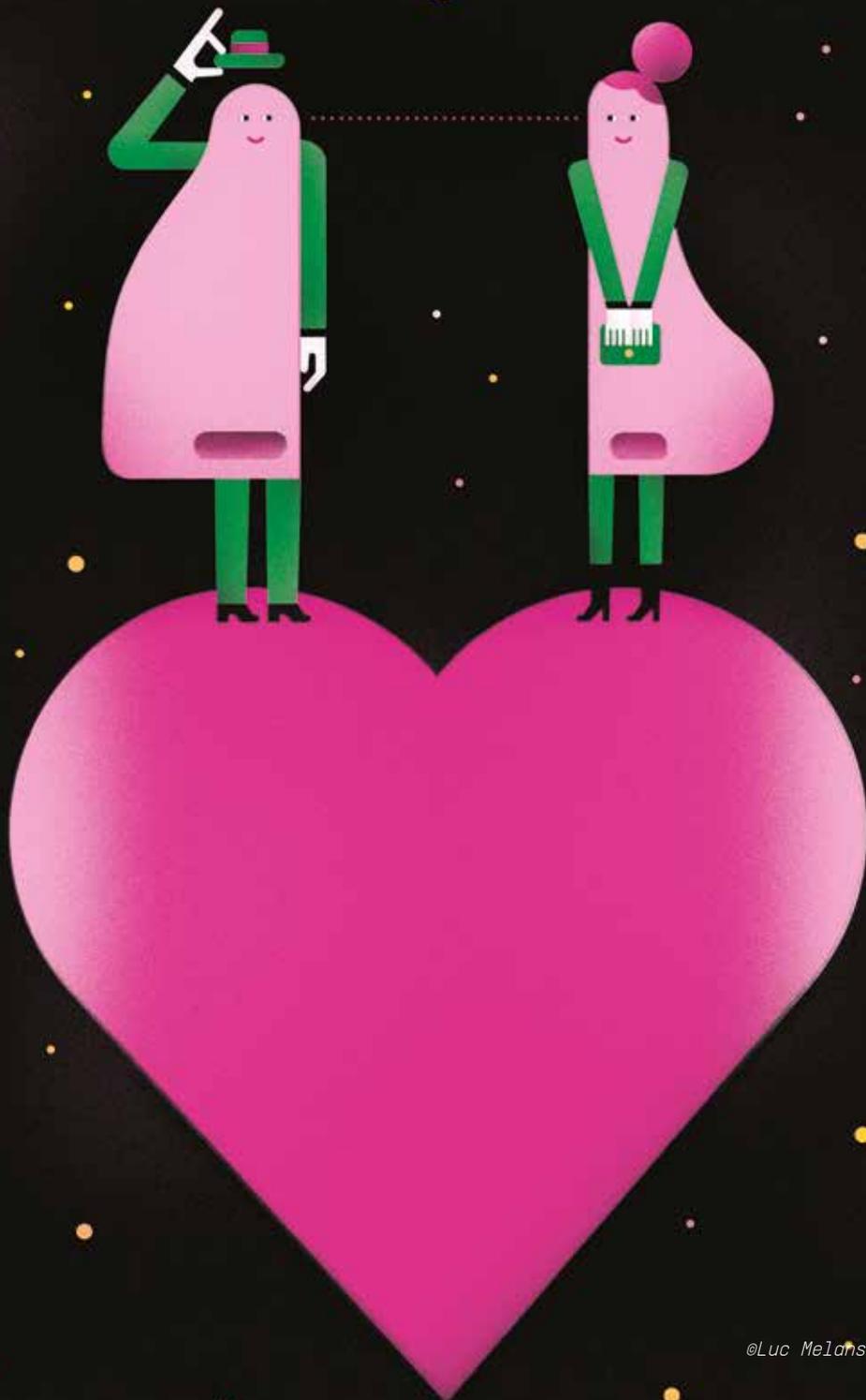
qui veut me faire croire que tout va bien, alors que je sais bien que rien ne va ! Surtout maintenant que papa a été licencié et qu'il continue à se lever tôt le matin comme avant, qu'il se rase comme avant et enfle un complet comme avant. Mais il n'a nulle part où aller. Il dit qu'il faut bien présenter pour trouver un nouvel emploi, mais ça fait des décennies qu'on ne fait plus du porte-à-porte pour trouver un job, c'est ridicule ! Il erre en ville puis il s'assied à son ordinateur pour éplucher les annonces en ligne, et j'entends le grincement que font ses pompes cirées qu'il frotte dans son anxiété.

Mes pensées courent. J'y vais dare-dare, comme elle me l'a dit, plus rien ne m'arrêtera. Je laisse derrière moi les peluches que je n'avais jamais pu débarrasser, les larmes quotidiennes, les plaintes parce que j'ai froid ou que j'ai faim. J'abandonne l'exigence qu'ils s'occupent de moi. Et lorsque je me suis dépouillée de toutes mes dépendances, je claque la porte de ma chambre et je déboule à la cuisine, où papa sursaute dans son costume gris, alors que maman dort encore après son service de nuit. "Je vais travailler les dimanches au supermarché de garde et je donnerai des heures d'appui en maths, je vais vous aider, on va s'en sortir !", je lui crie en haletant.

Voilà, j'ai embarqué. Le vent du large me bouscule, mais je sens que mon corps a la force de lui résister alors j'oriente mon visage pour le recevoir en pleine

face. Ça pique et c'est bon. J'existe. Je compte. Soudain, j'entends la petite voix familière dans ma tête, elle m'a donc suivie.  
"Bien sûr, me réplique-t-elle, qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on m'abandonne en entrant dans le monde des adultes ?" Je souris à ma conscience, cette compagne qui a grandi avec moi, je suis contente qu'elle reste à mes côtés. Et avant de rejoindre la proue du bateau pour scruter l'avenir, je lance un dernier regard au rivage de l'enfance que j'ai quittée dare-dare et sans regret.





@Luc Melanson

## Déjà-vu

/dezavy/ nom masculin

- Perçu par le regard. « Choses vues », souvenirs de Hugo. **Locution adv.** Ni vu ni connu\*.
  - **SUBSTANTIF** (1510) *Au vu et au su de tout le monde* : au grand jour. → **ostensiblement, ouvertement.**
    - C'est du **déjà vu** : ce n'est pas une nouveauté.
    - Une impression de **déjà-vu**. → **paramnésie.**
    - Au vu, sur le vu de : en voyant.
- Compris. *C'est bien vu ? FAM. Vu ? Bien vu !, votre analyse de la situation est perspicace.*
- FAM. *C'est tout vu ! tout examiné ; il n'y a pas à revenir là-dessus.*
- Bien, mal vu : qui est bien, mal considéré. *Des employés bien vus de leur patron.* → **apprécié** (cf. Se faire bien [mal] voir\*).

Exemple : « C'est donc dire que ce tandem présentait un petit air de déjà-vu qui ne déplaisait pas à Danseret » (A. Truand, Une douzaine de beignes pour le sergent, Québec Amérique) / OQLF

## Bryan Perro

Bryan Perro obtient un baccalauréat en enseignement du théâtre de l'Université du Québec à Montréal en 1992. Il termine en 2003 une maîtrise en études québécoises et étudie à cette occasion la figure du loup-garou, ce qui fait de lui l'unique « lougarologue » canadien. Écrivain, conteur, comédien et metteur en scène, il publie en 2003 les premiers tomes de sa série jeunesse *Amos Daragon*, qui deviendra l'une des séries les plus vendues avec 1 900 000 titres écoulés au Québec uniquement. Traduit dans vingt-quatre langues et présent dans vingt-sept pays, Bryan Perro demeure l'un des auteurs canadiens les plus lus autour du globe. Il est d'ailleurs l'un des quelques auteurs du Québec traduits en Chine. À ce jour, Bryan Perro a travaillé comme scénariste télévisuel ainsi que comme concepteur de jeux vidéo. L'Ordre international de la Francophonie lui a décerné le titre de chevalier de l'Ordre de la Pléiade.



Crédit photo : Christine Berthiaume

Dis-moi dix mots à tous les temps

# Déjà-vu ou nezjà-vu?



Bryan Perro

À son réveil, alors que le soir d'avant il avait lu *Le nez* de Nicolas Gogol, Paul Lenn ouvrit les yeux et remarqua que, tout comme dans la nouvelle qui l'avait passionné, son nez avait pris la poudre d'escampette. Il avait beau se tâter le visage, le bougre longiligne s'était tiré exactement comme l'avait fait celui de l'histoire.

Paul Lenn était un écrivain, un artiste très populaire qui gagnait des fortunes avec ses livres. Sous le choc devant son miroir, il se dit : « Non, mais c'est affreux ! Terrible ! Comment vais-je faire pour écrire sans mon nez ? Après tout, c'est ma première source d'inspiration. Je vais être obligé d'y aller au pif ! AH NON ! »

Paniqué, il sortit dans la rue. Accostant quelques femmes qui passaient par là, il s'excusa de son appendice manquant et se mit à fouiller sans succès frénétiquement leurs sacs à main. Il savait que son nez adorait se fourrer dans les affaires des autres, il aurait très bien pu s'y trouver. Paul Lenn continua, nez en moins, ses recherches.

« Je savais qu'une tragédie comme celle-là allait m'arriver un jour ! Je l'ai

senti venir ! », hurlait-il à qui voulait bien se faire mettre au parfum. Il ressentait une impression de déjà-vu autour de ce nez. Dans cette histoire, il n'arrivait pas à voir plus loin que le bout de son rien.

Se déplaçant dans la rue et appelant son nez, il criait à qui voulait bien l'entendre qu'il avait perdu sa protubérance, en même temps que son flair. Paul Lenn cherchait de l'aide, du secours, il aurait bien aimé lever le nez sur cet incident, mais il en était incapable, n'ayant rien à lever. Un homme lui indiqua l'entrée d'un stationnement, un nez garé s'y trouvait peut-être. Fausse piste !

Puis Paul Lenn se rappela que son nez, il y avait quelques semaines de cela, l'avait déjà pris en grippe. Le petit morveux se vengeait de lui ! Apparemment, son nez voulait voir du pays, il désirait joindre la narine marchande afin de parcourir le monde et de visiter tous les pays de la Francophonie et du Commonwealth.

« Ça, je *nose* y croire ! Seul, sans moi, tu couleras ! lui avait lancé Paul Lenn en pleine poire.

– La moutarde me monte à la tête, avait répondu son nez. Un jour ce sera adieu ! »

« Mais quelle farce, avait pensé Paul Lenn, voilà que j'ai un nez qui me trompe, j'en suis presque épaté ! »

Sans se douter qu'une superbe femme, elle aussi ayant perdu son nez, parcourait le même quadrilatère, le chercheur nasal percuta violemment cette dernière au coin d'une rue. Absolument honteux de sa grossièreté maladroite, Paul Lenn aida la femme à se relever. « Elle est si magnifique, se dit-il, elle avait certainement un de ces petits nez fins, placé un peu plus bas que ses yeux. »

« Oh, pardon, fit-elle, je suis mathématicienne et j'ai un cas sinus difficile à résoudre ! Oh, vous êtes Paul Lenn, l'écrivain ?

– Et vous êtes Fertiti, je vous ai déjà croisée dans un rêve, vous cherchiez votre nez, Fertiti ? Je sais, je sais, il s'agit d'un petit nez romain, vos origines italiennes, un nez rond, n'est-ce pas ? »

« Cet homme est un poète, se dit-elle sous son charme, il est mystérieux et même sans son nez qui fabule, c'est un nébuleux. Peut-être que moi aussi, sans mon nez, je pourrais devenir son étoile, sa nébuleuse ? »

Même s'ils n'avaient pas de nez, Paul Lenn et Fertiti se tombèrent dans l'œil. Que dire, c'est du nezjà-vu ! Quelques mois plus tard, toujours sans leurs nez, ils se marièrent. Sans se soucier d'où leurs appendices nasaux avaient bien pu se sauver, ils emménagèrent ensemble.

Paul Lenn avait trouvé en Fertiti son inspiration perdue. Fertiti retrouva ses cosinus avec bonheur.

Puis un jour, la belle mathématicienne tomba enceinte de jumeaux. Jamais l'un comme l'autre n'avait pensé un jour avoir des enfants. C'est avec étonnement qu'ils accueillirent deux nouveaux nez dans leur vie.

Pendant ce temps, un petit nez rond et un grand aigülin faisaient le tour du monde dans la narine marchande. Ceux-ci prenaient l'air du large malgré leur aveuglement. Pour eux, c'était une nez cécité !



# Hivernage

/ive RNA:3/ nom masculin

1. MARINE Temps de la mauvaise saison que les navires passent en relâche. *Hivernage d'une expédition polaire.*  
PAR EXTENSION Port où les navires relâchent.
2. GÉOGRAPHIE (courant en français d'Afrique) Saison des pluies, dans les régions tropicales. « *Que viendra la moisson après l'hivernage pénible* » (Senghor).
3. AGRICULTURE Labour qui précède l'hiver.
  - Séjour du bétail à l'étable pendant l'hiver (opposé à *estivage*).
  - ◆ Fourrage destiné à la consommation d'hiver. *Un hivernage de seigle et de vesce.*
4. TECHNIQUE, AGRICULTURE Maintien des végétaux, des œufs de ver à soie à une température assez basse pour retarder leur développement.

Exemple : « *Vingt hivernages étaient passés, hivernages longs et diluviens* » - DADIE (B), « *Le Pagne noir* », Paris, Présence africaine, 1955).

## Emmelie Prophète

Née à Port-au-Prince, Emmelie Prophète est poète, romancière et journaliste. L'essentiel de son œuvre est publié chez Mémoire d'encrier. Elle a publié en 2009 *Le testament des solitudes*, Grand Prix littéraire de l'Association des écrivains de langue française (ADELF), *Le reste du temps* (2010), *Impasse Dignité* (2012), *Le bout du monde est une fenêtre* (2015), *Un ailleurs à soi* (2018), *Les villages de Dieu* (2020) finaliste du prix Ivoire pour la Littérature Africaine d'Expression Francophone. En 2021, l'Académie Française lui a décerné le Prix du Rayonnement de la langue et de la littérature françaises.

Emmelie Prophète construit une œuvre tout en nuances et complexité qui fait la part belle aux démunis du pays d'Haïti. Elle a dirigé plusieurs institutions : page culture du journal «Le Nouvelliste», directrice exécutive du Festival Étonnants voyageurs Haïti, Bureau Haïtien du Droit d'Auteur. Depuis janvier 2022, Emmelie Prophète exerce la fonction de Ministre de la Culture et de la Communication.



Crédit photo : Frederick Alexis

# Comme un temps de refus



*Emmelie Prophète*

Les jours, désormais, peuvent arriver, défilent et s'installent avant de s'adonner à leur jeu favori de griffures et d'usures. Ava avait vu les arbres fleurir. Elle avait assisté au départ d'hommes et de femmes par les grands chemins ou par la mer, sans regarder en arrière, sans exprimer de regrets. Certaines femmes avaient attaché leurs cœurs avec une laisse qu'elles avaient confiée à des enfants qui leur avaient tendrement appris la tristesse, et à qui elles avaient fait des promesses. Il s'agissait simplement de paris perdus ; des rêves et des intentions qui ne pouvaient survivre à la distance.

Ava était partie elle aussi. Les boulevards du monde n'étaient pas aussi immenses qu'on l'avait prétendu. Peut-être n'en avait-elle pas vu les plus beaux et les plus riches, trop occupée à courir les froids des petits matins et les crépuscules qui arrivaient trop vite. Elle avait gardé un souvenir très vif du soleil, de ces temps qu'elle croyait morts dans son Port-au-Prince natal, ville hébétée par le bruit et le désespoir.

Elle était partie et revenue. Elle avait un soir violemment senti cet appel du corps, un tremblement des membres qui l'avait réveillée pour lui signifier la fin du

parcours. Il était temps de capituler. Les nécessités de la vie qui l'avaient obligée à toutes ces heures où chaque mouvement de bras dans les cuisines de ce restaurant était un coup de boutoir à la vie, à la pensée, demeuraient, mais elle n'avait plus de forces, et puis à quoi bon se battre contre cette vie rugueuse, inclémente ? Elle avait trop longtemps mal compris le sens des mots « défaite » et « abandon ». Partir quand on le doit est forcément une victoire. Rentrer quand il le faut, c'est sauver ce qui peut être sauvé de son corps et de son âme.

Le retour au pays ne porte pas de nom. Ava dirait pourtant volontiers qu'elle est passée d'immigrée à rescapée. On revient pour reprendre une place dont personne n'avait véritablement vu qu'elle était vide. C'est un exercice qui peut vider quelqu'un de ses forces, le dépouiller de sa jeunesse, sans laisser de souvenirs de quelque bonheur ; ces moments de joies pures dont on prétend qu'il en advient à des âges où l'on peut courir d'un lieu à un autre, sans avoir peur de tomber, avec toujours l'envie de revenir à son point de départ, les yeux chargés de triomphes et d'envie de recommencer.

Ici, dans le pays qu'on avait juré d'oublier, de ne pas pardonner parce qu'il n'offre

pas de possibilités de vie, commence un doux hivernage, un temps de fêlure puis de réparation. Il est impossible de se tromper de terre, malgré la colère.

Les inquiétudes se noient dans le bruit ambiant, incessant. Ava entend murmurer son nom certains matins, parfois au milieu de la journée. Ce n'était peut-être pas vrai, mais elle se réappropriait une mémoire perdue, celle de l'enfance. Son prénom était resté accroché aux vents, à la rumeur, le passé n'avait que fait semblant de passer. Il était présent et certitude.

Dans cette chambre où dort Ava, il n'y a pas véritablement de fenêtre que l'on aurait le choix d'ouvrir ou de fermer, ce sont des claustres qui laissent passer très peu de lumières et d'air, elle avait dirait-on été conçue juste pour laisser entrer du bruit, du matin au soir, du soir au matin, comme si les gens ne voulaient jamais dormir dans ce quartier, de peur d'être oubliés ou de rater une séquence importante de la vie.

Maria, la sœur d'Ava aimait croire qu'elle chuchotait, alors qu'Ava l'entendait clairement raconter que sa sœur était malade. « C'est la tête ! », disait-elle à ceux qui demandaient et même à ceux qui ne demandaient pas. Elle pensait devoir expliquer cette dormance, cette apathie voulue, ce choix de rompre avec le dehors.

Ah si Maria savait seulement ! Sa tête, elle porte mal les stigmates de ces désastres invisibles. Sa tête, après la saison de repos qu'elle espère longue, dira si la paix est possible, celle qui donne l'énergie et l'envie de se lever, d'espérer d'autres hivernages pour redonner sens aux départs, aux retours et aux saisons.





@Luc Melanson

# Lambiner

/laˈbine/ verbe intransitif

Agir avec une lenteur, une mollesse excessive, perdre son temps à des riens. → **lanterner, traîner** ;  
FAM. **trainasser**.  
Ne lambinez pas en chemin. → **s'attarder**.

Exemple : «*Marcelle devait lambiner merveilleusement et ne se défaire que peu à peu de ce précieux linge qui touchait son corps*» (Jules Supervielle, «*Le voleur d'enfants*», Gallimard, 1926, collection Folio, page 122).

# Eva Kavian

Elle avait six ans quand elle a commencé à écrire (elle a adoré ça) et dix ans quand elle a commencé à faire écrire (un journal des enfants du quartier), mais Eva Kavian a également été ergothérapeute en psychiatrie, suivi une formation en psychanalyse, vendu du fromage de chèvre et participé à des cours d'art lyrique, cofondé le réseau Kalame et créé l'ASBL Aganippé.

Toujours est-il qu'elle anime des ateliers de création littéraire depuis 1985, qu'elle publie des romans (adultes et ados), poèmes, nouvelles, essais, depuis 2001, et a été primée (Fureur de Lire, Horlait-Dapsens, Marcel Thiry, sans parler des nombreux prix en littérature jeunesse). En dehors de cela, elle pense qu'elle fait partie des privilégiés, à avoir trouvé la place qui lui convient dans le monde.



Crédit photo : Frederick Alexis

Dis-moi dix mots à tous les temps

# On révisé chimie ensemble



Eva Kavian

–“Mon chéri, tu veux bien aller chercher un pain ? Et ne lambine pas, s’il te plaît, on mange dans une demi-heure !” Lucie doit aussi penser que je lambine, cela fait trois heures qu’elle m’a envoyé un texto.

Je veux bien aller chercher du pain, maman. Mais je ne lambine pas : je passe par l’étang. C’est le seul endroit dont les abords ressemblent à une forêt et je ne manque aucune occasion d’aller en forêt. Au lieu de rester sur le chemin qui borde l’étang, je prends le sentier qui le contourne, puis je m’en écarte un peu. Personne ne déposerait un cadavre le long d’un étang, à la vue de tous. Par contre, les chances d’en découvrir un sous les fougères, d’apercevoir une main sortir de la couche d’humus, sont plus élevées dans les sous-bois. Je ne veux pas à tout prix tomber sur un cadavre, mais je ne veux pas non plus passer à côté sans le remarquer. Lucie s’est peut-être trompée de destinataire.

Depuis que la maison de repos est ouverte, à une centaine de mètres de l’étang, les risques sont plus importants. Pas besoin de s’étendre sur ce genre de statistiques. L’idée qu’un vieux trébuché sur son voisin de table, définitivement

étalé à côté d’une souche, me rend malade. Je préfère être le premier à le voir. Je vérifierais son pouls, j’appellerais la police ou l’ambulance. A vrai dire j’ignore qui il vaut mieux appeler, quand on trouve un macchabée. S’il s’agit d’un crime, les ambulanciers seraient fichus de piétiner les indices, de mêler les empreintes de leurs baskets à celles du tueur. S’il s’agit d’une mort naturelle, la police serait capable de l’emballer fissa sans lui fermer les yeux. Tout ce qui importerait serait de trouver sa carte d’identité et de rentrer faire un rapport. A priori, j’appellerais les deux, je resterais sur place pour éviter qu’un enfant aperçoive la dépouille. Je m’assurerais que le défunt soit respecté. Je ne suis pas particulièrement obsédé. Mais aussi loin que je me souviens, je ne peux me promener en forêt sans penser qu’il n’est pas impossible qu’y soit allongé un cadavre, et que, du coup, ne pas regarder avec attention, c’est risquer de passer à côté.

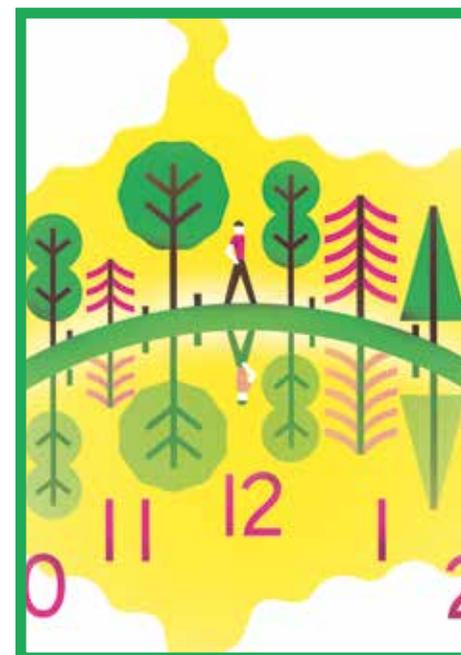
Autre option : Lucie n’a trouvé personne d’autre que moi. Jusqu’il y a peu, le chemin qui longe l’étang était principalement utilisé par des joggeurs, des promeneurs

de chiens, des mères de famille avec poussettes et pique-niques, des mémères avec leur pain sec émietté. À certaines heures, des amateurs de joints, de gin bon marché ou de baisers. Parfois un photographe passionné par les canards. Avec tout ce monde, il ne faudrait pas grand-chose pour que l’un bouscule l’autre, qui se noierait et que donc, le corps soit dans l’étang et non dans la forêt. Dans ce cas, forcément, il ne serait pas dissimulé. Un promeneur plongerait. Au pire, on peut espérer que le noyé finirait par remonter à la surface. Depuis l’ouverture de la maison de repos, on y croise des personnes âgées qui claudiquent, s’appuient sur une tribune, parfois au bras d’une visite. Un parcours d’obstacles pour joggeurs ou un jeu de quilles pour tueur en promenade du dimanche. Quand je monte sur le talus et que j’observe le carrousel, je regarde le monde tourner en rond. Je vois défiler ma vie. J’étais dans la poussette, je courais derrière un ballon, j’embrasserais une fille pendant des heures, je ferai du jogging, je donnerai la main à mes enfants, je m’appuierai sur le bras de mon petit-fils, j’avancerai à petits pas, et on me félicitera, au lieu de dire que je lambine. Dernière piste : Lucie veut m’aider en chimie.

Avec la fille, j’irai dans les sous-bois. Pas question que toutes les générations assistent au spectacle. Un baiser, c’est d’abord un secret. Vu ma chance, c’est ce jour-là que je vais tomber sur un cadavre. Pour mon premier baiser, j’irai

peut-être au bord de l’étang, finalement, le soir, quand le monde dort, quand il n’y a plus que les canards, les oies et quelques libellules. À l’heure où les assassins cachent leurs victimes. Dans ce cas-là, bien sûr, c’est la police que j’appellerais.

En attendant, je vais chercher du pain. Après, je répondrai à Lucie. Pourquoi veut-elle qu’on révisé chimie ensemble, je suis nul en chimie ?





@Luc Melanson

# Plus-que-parfait

/plyskəparfɛ/ nom masculin

## GRAMMAIRE

- ◆ **Plus-que-parfait de l'indicatif**: temps corrélatif de l'imparfait (auxiliaire à l'imparfait et participe passé) exprimant généralement une action accomplie et antérieure à une autre action passée (ex. quand il *avait diné*, il nous quittait ; si *j'avais pu*, je vous aurais aidé).
- ◆ **Plus-que-parfait surcomposé** (surtout langue parlée), marquant l'achèvement complet de l'action (ex. « Les pêcheurs avaient eu vite épuisé toute la surprise de l'aventure » [Vercell]).
- ◆ **Plus-que-parfait du subjonctif**: temps employé surtout dans la langue littéraire (auxiliaire à l'imparfait du subj. et participe passé), exprimant, en subordonnée, l'antériorité par rapport à un fait passé ou une corrélation avec le conditionnel (ex. Il fallait, il faudrait qu'il *eût accepté*, que nous *eussions accepté* ; nous ne le laissâmes pas partir avant qu'il *eût avoué*).
- ◆ Employé pour le conditionnel passé. « *Rodrigue, qui l'eût cru ?* – Chimène, qui *l'eût dit ?* » [Corneille].

Exemple : « *Au reste, j'étais venu savoir si vous n'avez rien à mander à Paris, où j'envoie un de mes gens qui va partir* » (Marivaux, *Les Sincères*, scène 9).

## Geneviève Brisac

Geneviève Brisac est écrivaine. Normalienne, agrégée de lettres elle a enseigné dix ans en Seine Saint Denis. *Les Filles*, son premier roman paraît chez Gallimard en 1987 et obtient un prix de l'Académie Française. En 1992, elle publie *Petite aux Éditions de l'Olivier*, un livre devenu un classique. En 1996, elle reçoit le prix Femina pour *Week-end de chasse à la mère*. Critique au *Monde des Livres* pendant vingt ans et productrice à France-Culture, Elle a écrit de nombreux romans et des recueils de nouvelles, comme *J'attends de voir passer un pingouin*. Son dernier essai, *Sisyphé* est une femme, interroge les œuvres de treize grandes écrivaines. *Lettres à l'amie des sombres temps*, onze lettres destinées à Virginia Woolf, est paru à l'automne 2022 chez Nil.



Dis-moi dix mots à tous les temps

# L'étonnant destin de Plus-Que-Parfait et de son grand-frère Parfait



*Geneviève Brisac*

Près du grand canal de la ville de Pantin, au numéro quatorze de la rue Eugénie et Marie-Louise Cornet vivaient deux frères qui se nommaient Parfait et Plus-que-Parfait.

Leurs parents les aimaient de tout leur cœur, et c'est la raison pour laquelle ils avaient reçu ces prénoms.

Ce n'était pas forcément un cadeau.

Quand ils avaient débarqué à l'école maternelle Liberté, puis, les années passant, à l'école primaire Joséphine Baker, et ensuite au collège Lavoisier, ils avaient découvert que cela faisait rigoler les copains et surprenait les maîtres et les maîtresses.

Mais ils avaient appris à se faire respecter. Ils étaient fiers de leurs prénoms, comme ils étaient fiers de leurs parents, de leur rue, de leur quartier, du canal bleu et vert qu'ils apercevaient de leur fenêtre, et tout bêtement de leurs vies joyeuses de petits garçons.

Ils avaient trois ans d'écart, depuis toujours et pour toujours. Et ils étaient inséparables comme deux doigts de la main ou deux temps de l'indicatif. L'histoire que nous allons vous raconter se déroula alors que nos deux héros

avaient déjà passé l'âge de raison depuis longtemps. Ils avaient quinze et dix-huit ans. Mais il nous faut les décrire un peu pour que vous les reconnaissiez.

Parfait était un type parfait. Il était grand et mince et pourvu d'une belle tignasse de cheveux bruns et frisés. Ses yeux noirs et brillants trahissaient une belle intelligence.

Il était calme, méthodique, hypermnésique, logique et toujours premier en tout. Dès la maternelle, ses coloriages ne bavaient jamais. L'année de ses six ans, il sut lire et écrire avant Noël, se montra par la suite intéressé par toutes les matières, et termina son collège sans obtenir d'autres commentaires dans ses bulletins scolaires que : Parfait est un élève parfait.

Plus-Que-Parfait, lui, était blond, rond et très doux. Et nostalgique. À trois ans, il regrettait son premier tapis de jeux. Ses phrases commençaient le plus souvent par tu avais promis de... Il regrettait toujours les copains perdus, la maîtresse remplacée, et les jouets égarés. Il ne sut pas lire avant Noël, ne se montra intéressé par à peu près rien, il détesta immédiatement les coloriages,

et termina le collège avec des bulletins en montagnes russes. Les professeurs ne cessaient de broder au futur antérieur sur ce qu'aurait pu faire Plus-Que-Parfait s'il avait ressemblé à son frère aîné. Mais Plus-Que-Parfait s'en fichait. Il vivait dans ses rêves, des rêves qui commençaient le plus souvent par un petit mot magique : Si. Si j'avais pu, si j'étais né avec des ailes, si j'avais construit un bateau, si j'avais appris le violon, si j'étais arrivé en avance... Si je m'étais transformé en sirène, en léopard, en Tarzan, en Batman..

À cause de ces différences, les deux frères se complétaient à merveille et c'est ainsi qu'ils eurent une idée, un soir qu'ils regardaient, comme tous les autres soirs, la télévision.

-Faudrait qu'on aille dans un jeu, dit Plus-Que-Parfait, employant pour une fois le conditionnel.

Parfait, contrairement à vous, lectrices et lecteurs, comprit immédiatement le plan. -Je fais la liste, dit-il.

Koh-Lanta, N'oubliez pas les paroles, Fort Boyard, Tout le monde veut prendre sa place...

-Des idioties, dit Plus-Que-Parfait. C'est drôle à regarder. Et encore. Je pense à autre chose.

-Moi aussi dit Parfait.

Un truc éclatant. Un truc parfait, plus-que-parfait, même, dirent-ils en même temps.

Car c'était des spécialistes.

Quelques mois plus tard, ils étaient candidats à Top Chef, option pâtisserie.

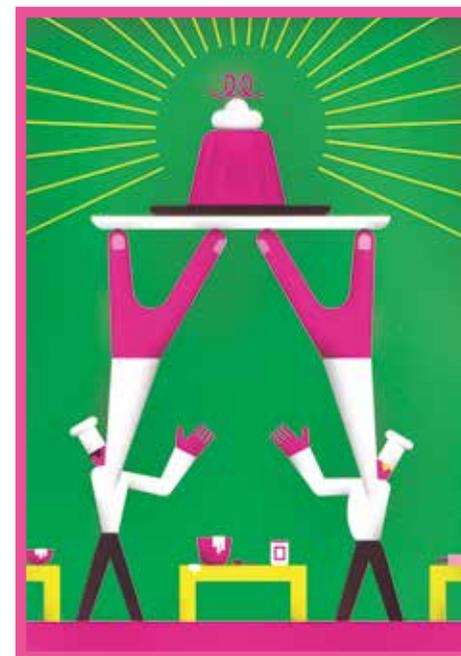
Ne me demandez pas comment ils avaient réussi ce défi.

Moi je ne saurais pas comment on fait.

Ils furent bientôt en finale.

Et leur dessert, un Parfait-Plus-Que-Parfait, suscita l'enthousiasme d'Hélène Darroze et Philippe Etchebest. Ils gagnèrent.

Ce qui prouve qu'un prénom et même deux prénoms peuvent accomplir des miracles, quand leurs dépositaires en sont fiers.





@Luc Melanson

# Rythmer

/ritme/ verbe transitif

- ◆ Donner du rythme à (une phrase). → **cadencer**. « Il avait médité sa phrase, il l'avait arrondie, polie, rythmée » (Flaubert).
- ◆ (1858) Soumettre à un rythme, régler selon une cadence. *Chanter pour rythmer son travail*.
- ◆ Marquer, souligner le rythme de (une phrase, un poème, un morceau de musique). → **scander**. « s'interrompant pour fredonner un air de ballet qu'elle rythmait d'un mouvement de la tête » (Daudet).

Exemple : *Je passai les heures qui suivirent à rédiger des missives à ce joueur de golf. Monsieur Saito rythmait ma production en la déchirant, sans autre commentaire que ce cri qui devait être un refrain.* (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, Éditions Albin Michel S.A., 1999, p. 11)

# Tasha Rumley

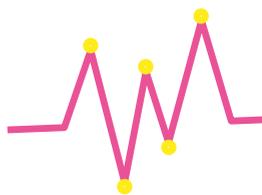
Côté pile, Tasha Rumley a passé sept ans comme humanitaire dans les zones de guerre pour le Comité International de la Croix-Rouge, surtout le Donbas (Ukraine, 2014-2019). Elle dirige actuellement l'aide humanitaire de la Chaîne du Bonheur. Côté face, Tasha Rumley se consacre à l'écriture, son premier roman *À l'amour À la mort* étant publié aux Éditions Campiche. Elle a aussi été distinguée lors de concours littéraires suisses et français, notamment de nouvelles (« Au diable vauvert », « Montsalvens », « Fondation Studer/Ganz »).

Linguiste et spécialiste du monde slave, Tasha Rumley est passionnée par les langues et jongle volontiers avec elles. Elle est née à Montréal, dans la communauté suisse émigrée, ce qui en fait une binationale attachée au Québec.



Dis-moi dix mots à tous les temps

# Rythme magique



Tasha Rumley

L'enfant était toujours agité. Des enfants agités, la maîtresse en avait vu, mais un rappel à l'ordre suffisait d'habitude à les recadrer, soit en faisant claquer leur prénom à travers la classe, soit en posant la main sur leurs épaules, selon qu'elle était d'humeur punitive ou conciliante.

Or, Léon continuait même sous la réprimande, il con-ti-nue, marte-la-t-elle au père convoqué après trois semaines d'école. L'homme était venu seul, son épouse était empêchée mais il lui rapporterait leur échange, bien sûr. Oui, il connaissait les manies de son fils, ses mains qui battaient la cadence sur toutes les surfaces planes. Cela durait depuis... depuis un moment. L'institutrice se mit à parler troubles du comportement, examens nécessaires, possiblement autisme et ses insinuations se heurtaient à la réticence grandissante du père. Elle tenta de le rassurer, elle voulait seulement aider, on ne pouvait tout de même pas laisser ce garçon s'agiter ainsi sans raison, d'autant plus qu'il ne parlait à personne, ses tics causaient du stress aux autres élèves, comprenez-vous, Monsieur Gonin?

M. Gonin comprenait surtout que l'entrée à l'école n'offrirait pas à son fils l'échappatoire dont il avait tant besoin. Léon avait déjà bien assez souffert pour ses cinq ans, qu'on le laisse en paix, s'insurgeait silencieusement son père. Oui, le gamin tapait un rythme sur les tables, sur ses cuisses, parfois sur le dos de ses camarades lorsqu'ils se tenaient à la queue-leu-leu, et si l'on tentait de l'en empêcher, il se débattait comme un possédé. Et alors? Il ne faisait de mal à personne. L'homme se renfrognait totalement et l'institutrice mit fin à l'entretien, dans le mécontentement réciproque.

Rentré tard à la maison, Antoine se hâta de lancer dans une poêle les sticks de poisson achetés en route. Léon descendit à l'appel du souper, battit sa cadence sur le dossier de chaise, puis à côté de son assiette avant de saisir ses couverts. Antoine le percevait sans avoir à regarder, ce tapotis léger qui accompagnait son fils partout comme une bande-son, la rythmique de sa présence mutique. Il effectuait à nouveau son rituel en se levant de table, ensuite contre la porte de sa chambre, puis sur la moquette où s'étaient ses cartes

Pokémon avant d'y jouer d'un air soucieux, et ainsi de suite à chaque nouveau geste de son quotidien. Une fois couché, Léon procéderait à l'ultime strophe du jour, ses doigts caresseraient rythmiquement la résistance vaporeuse du duvet. Et là, si quelqu'un s'était placé tout près de ses lèvres, il l'aurait entendu murmurer avec application sa prière du soir, "ne t'arrête pas, j'ai bien fait toute la journée, s'il-te-plaît ne t'arrête pas".

C'est avant d'aller dormir lui-même qu'Antoine passa, comme chaque soir, un instant auprès de sa femme. Il recula le goutte-à-goutte pour s'asseoir sur le bord du lit, dégagait quelques cheveux de son front. Anne-Sophie avait été belle autrefois et ce n'étaient pas tant les balafres causées par les éclats de pare-brise qui l'avaient défigurée que l'absence de vie dans ce corps placide. Au fil des quinze derniers mois, à l'hôpital d'abord puis dans cette chambre médicalisée, son aura avait rétréci dans l'enveloppe vivante mais inerte. Il n'y avait plus de contraste entre la peau et les lèvres, son visage se brouillait. Antoine ne lui parlait plus, alors qu'il avait au début défendu avec conviction qu'elle se ranimerait. Anne-Sophie n'était déjà plus là, il le sentait. Immobile, il se laissa bercer par le tintement régulier de l'électrocardiogramme, et l'idée le traversa que ce bip qui rythmait la maisonnée n'était

peut-être plus l'écho d'un battement de cœur humain, mais le bruit obstiné d'une machine enrayée. Bip, bip, bip, bip...

Au matin, c'est le vacarme qui réveilla Antoine.

Lorsqu'il entra en courant dans la chambre d'Anne-Sophie, il trouva Léon qui frappait de toutes ses forces son tempo sur l'électrocardiogramme en lui ordonnant "BIP! BIP! BIP! BIP!". L'enfant avait les traits déformés par la rage mais ses efforts restaient absolument vains : l'appareil s'était tu.





@Luc Melanson

# Synchrone

/sɛ̃.kʁon/ adjectif

- DIDACTIQUE Qui se produit dans le même temps ou à des intervalles de temps égaux ; qui a la même période, la même vitesse.  
→ **simultané, synchronique.** *Mouvements, oscillations synchrones.*  
« Un souffle lent, qui n'était pas **synchrone** avec les battements du cœur » (Aragon). *Les rues « résonnaient sous leurs pas synchrones »* (Perec).
- TECHNIQUE Qui produit des mouvements synchrones. *Pendules synchrones. Moteur synchrone*, dont la vitesse de rotation est telle qu'il tourne en synchronisme avec la fréquence du courant.
- INFORMATIQUE, AUTOMATIQUE Dont le fonctionnement (acquisition et production d'informations) s'effectue simultanément en tous points à des instants déterminés par une horloge. *Électronique numérique synchrone.*

Exemple : « *Les récepteurs récents utilisent le discriminateur à coïncidence aussi appelé détecteur à quadrature ou détecteur synchrone* » (Robert Du Bois, *Structure et applications des émetteurs et des récepteurs*, Presses universitaires romandes, 1995, page 163).

## Geneviève Brisac

Geneviève Brisac est écrivaine. Normalienne, agrégée de lettres elle a enseigné dix ans en Seine Saint Denis. *Les Filles*, son premier roman paraît chez Gallimard en 1987 et obtient un prix de l'Académie Française. En 1992, elle publie *Petite aux Éditions de l'Olivier*, un livre devenu un classique. En 1996, elle reçoit le prix Femina pour *Week-end de chasse à la mère*. Critique au *Monde des Livres* pendant vingt ans et productrice à France-Culture, Elle a écrit de nombreux romans et des recueils de nouvelles, comme *J'attends de voir passer un pingouin*. Son dernier essai, *Sisyphé est une femme*, interroge les œuvres de treize grandes écrivaines. *Lettres à l'amie des sombres temps*, onze lettres destinées à Virginia Woolf, est paru à l'automne 2022 chez Nil.



Dis-moi dix mots à tous les temps

# La légende de Sychrone



*Geneviève Brisac*

Par une rude nuit d'hiver, un petit garçon naquit dans le village de Lannkron, là-bas, loin, très loin dans les landes sauvages de l'Ouest.

La houle cognait sur les récifs de la Pointe du Diable, les pins maritimes se couchaient contre les bruyères en sifflant de douleur. On pouvait voir encore de grands chênes arrachés, et leurs branches semblaient crucifix déracinés. Le nouveau-né, lui aussi, hurlait, mais avec un quelque chose de différent, une sorte de tristesse sombre dans ses yeux bleus pâles immenses. Et peut-être une ironie profonde.

Sa mère qui avait seize ans à peine, le prénomma Krône, Krône de Lannkron. Selma de Lannkron, était une pauvre paysanne aux grands yeux bleus comme ceux de son fils, et brillants d'espérance. Elle avait une bouche minuscule qui ressemblait à une framboise. Elle ne savait guère s'occuper de ce bébé qui aurait pu être son petit frère. Mais elle l'aimait. L'amour aide à grandir. En quelques mois, il lui arrivait déjà au genou.

On murmura vite que Krône de Lannkron était enfant de sorcier et plus personne au village ne lui adressa la parole. On lui jetait des galets et des mottes de terre. Les femmes qui d'habi-

tude aident les accouchées et les jeunes mères tournaient le dos à la pauvre Selma. Krône grandit et montra bientôt d'étonnants talents : les animaux ne le craignaient pas, les biches descendaient des bois pour lécher ses petites mains dodues, les écureuils lui apportaient des noisettes. La forêt, la lande et l'éstran n'avaient pas de secrets pour lui. Les villageois disaient à leurs enfants : t'approche pas du sauvage, il te mangera.

Selma travaillait à la porcherie de Lannkron, chez le gros Ronan Sénéchal, un éleveur impitoyable et grossier auprès duquel les cochons avaient des airs de bêtes raffinées. Elle s'épuisait pour un salaire misérable qu'elle ne recevait d'ailleurs que rarement.

Krône devenait un jeune homme splendide, et ses dons étaient désormais célèbres. Il guérissait les blessures et les déchirures des gens avec des onguents de la mer, des pâtes de fleurs. Il ne circulait qu'entouré de bêtes de la forêt, de la lande, ou de la plage à marée basse. Un jour que l'éleveur avait osé frapper sa mère, il décida que c'en était assez. Il se rendit à la porcherie et parla aux animaux dans leur langage.

Le lendemain, on trouva le corps du gros Ronan noyé dans la boue de sa ferme.

Les cochons n'avaient pas voulu le dévorer, ils le haïssaient trop. Mais le village prit peur. Les cochons furent trucidés. Hélas. On chassa Selma et son fils Krône de Lannkron. Les villageois brûlèrent leur pauvre mesure. Nul n'est prophète en son pays, nul n'est un saint dans son village.

Pendant quelques années, on n'entendit plus parler de Krône, ni de Selma. Et puis, par un printemps particulièrement limpide, on se mit à observer d'étranges phénomènes.

Une sorte d'harmonie s'installait dans les cantons, par où étaient passés un homme et une femme aux yeux bleus, lui très haut, elle très frêle.

Les agneaux, les petits veaux, les chevreaux naissaient tous en même temps, au meilleur moment pour les marchés. Le blé, le seigle, l'avoine n'étaient plus ni en avance, ni en retard, et l'on pouvait faucher et moudre au meilleur moment. Les fruits et les légumes mûrissaient tous au meilleur moment pour les conserves et les confitures.

Dans l'Armor, les sardines avaient l'air de donner rendez-vous aux pêcheurs. Les thoniers revenaient remplis à ras bord. Tout cela au bon moment pour la vente et les conserveries.

Un mot commença à circuler, c'est saint Krône, c'est lui qui nous apporte ces bienfaits.

Mieux encore, quand Krône et Selma étaient passés par un village, et qu'ils avaient été bien reçus- les couples qui jamais ne s'étaient compris commençaient à se sourire, car désormais

ils étaient en phase, pensant les mêmes choses au même moment. Ce qu'on appelle aussi amour.

Le temps passa, les miracles continuaient.

La légende de Saint-Krône était née.

Mais vite on oublia Selma et son garçon.

Un nouveau mot apparut. On raconta désormais aux veillées la Légende de Sychrone, par qui l'harmonie et la compréhension advenaient.





©Luc Melanson

## Tic-tac /tiktak/ interjection et nom masculin invariable

Bruit sec et uniformément répété d'un mécanisme, surtout d'un mécanisme d'horlogerie. Faire tic-tac. Le tic-tac d'une montre.  
« Il y a un réveille-matin ; la petite s'en plaint ; elle dit que le tic-tac l'empêche de dormir » (Gide).

Exemple : « *Le tic-tac des horloges, on dirait des souris qui grignotent le temps* » (Alphonse Allais, *Les Pensées*).

## Aurélien Dony

Né à Dinant en 1993, Aurélien Dony entre au Conservatoire royal de Bruxelles en 2015 pour y effectuer un cursus en Théâtre et Arts de la parole. En parallèle de ses études, il écrit et publie plusieurs ouvrages (poésie, nouvelles, roman...). Il représente la Belgique francophone au festival international de poésie de Trois-Rivières en 2013, lors du Printemps poétique transfrontalier en 2018 et au Québec en mars 2020 lors d'un échange poétique entre Namur et Québec. En 2019, il co-crée l'Absolu Théâtre avec la danseuse Charly Simon. Il crée avec cette compagnie les spectacles "A-vide" (2020), "J'aimerais mourir sous un orme" (2021) et "Ce qu'il reste d'hier" (2022). En novembre 2021, il reçoit le prix du Public dans la catégorie littérature francophone dans le cadre des Prix Fintro. Son travail dramatique et poétique se tourne principalement vers l'intensité du dire, le labour des mots dans le silence du monde et le déséquilibre permanent du sujet. Déséquilibre qui tisse le doute à la trame fondamentale de la recherche.



Dis-moi dix mots à tous les temps



*Aurélien Dony*

« Tic-mon amour ; tac-mon cœur  
Nos mains n'ont plus quitté nos poches. »

Tout se dénoue. Les corps, les langues, les mains. On finit par se regarder comme deux étrangères au milieu d'un appartement décoré hier à quatre mains. Et, pour tout dire, on s'interroge. Quelles mains ont finalement peint le plus de centimètres carrés ? Quelles mains ont porté, bricolé, rafistolé ? Quelles mains ont dessiné sur les murs cartographie de tableaux, de photos, de peintures ? Les miennes, sans doute. Les siennes, assurément.

À quoi résiste-t-on au juste ? À quoi peut-on bien résister ? Deux corps collés dans un monde en morceaux. Tu as grandi, Camille, tu as grandi. Tu sais, tu es grande et rationnelle, tu sais, toi, que les histoires d'amour font ce qu'elles peuvent au milieu des ruines et des désastres. Sans cesse les pleurs et le déluge, les incendies, les guerres, les morts, il suffit, tu le sais, de « swiper » son smartphone, d'entendre par hasard un flash info, de tomber sur un numéro spécial, chez le dentiste, d'un quelconque magazine d'investigation, et tu vois. Et tu sens en toi le monde comme une plaie. Alors, vraiment, qu'est-ce que ça peut bien faire cet éloignement des corps, des langues, des mains ?

Tout craque, se dit Camille. Et c'est normal que nous aussi on se fissure.

C'est comme ça. C'est comme si, pour la première fois, nous sentions sous nos pieds le sol se dérober, pavé après pavé, pierre après pierre, motte après motte. Tout craque. Et c'est normal qu'on se fissure aussi. Six ans qu'elle vivait avec Cloé. Six années qu'elle n'avait pas l'intention de revoir en moments clés, en instantanés de bonheurs et de grandes joies. Elle avait sur la langue le parfum délicieux des gins et des vodkas ; dans les narines l'odeur de son corps quand il transpire, quand il danse au milieu de la foule ; sur la peau, le souvenir de ses mains – aventureuses en tout, qu'aucun tissu n'empêche. Elle avait beau fermer les yeux, Camille, barricader l'accès à la mémoire, faire barrage au souvenir, ça revenait par vagues, les images. Cloé, au premier rendez-vous, et ses cheveux de la porte à la chaise qui n'en finissaient pas d'imiter l'ondulation des feuilles, des arbres, au lointain, les matins de grand vent. Et puis ses mains. D'un instant à l'autre, elle passera la porte. Et je lui dirai. Je lui dirai Cloé, on ne s'aime plus. Et ça ne sonnera pas comme une plainte mais comme un constat. Irrévocable. Une façon de dire, je ne t'aime plus, Cloé. Et tu ne m'aimes plus, pas vrai ?

Regarde dans le monde nos mains qui se dénouent, nos corps qui se disjoignent, nos langues qui parlent trop. Regarde notre lit impeccable au réveil, le temps

pris à replier les draps, et l'attente du soir pour se coucher rompues, étrangères en tout point, puisque nos fatigues n'ont rien à voir entre elles. Toi tes cours, tes collègues, ta façon d'être aux autres, tes réflexions sans cesse, ta façon de penser, de commander, de traiter les affaires... Moi mes atermoiements, mes fuites et mes retraits, l'envie folle de quitter, désertier, me blottir et pourtant moi souvent au milieu de l'arène : les répétitions, les représentations, les choix de mise en scène et mon corps pour servir, ma voix pour satisfaire. Moi qui me désujettise. Moi réifiée. Moi au service et... tout ça pour la culture, celle qui crève et qui bave dessous les sièges velours de théâtres endormis. Et nous le soir, côte à côte, à savourer nos recoins de silence et de vide.

On ne se parle plus.

Et je me dis parfois, merde, on se retrouve pour acheter quelque chose. On se retrouve, oui, pour acheter quelque chose. Un meuble, une tasse, une lampe. Et là, nous sommes à deux.

Tu passeras la porte et je dirai mon cœur, nous ne nous aimons plus.

Dix-huit heures et que fais-tu amour. Tu ne viens pas. Tu es en retard. Je trépigne et puis... si je n'avais pas la force de dire quoi que ce soit ?

18h10. La porte s'ouvre. Tu es là. Tes cheveux imitent encore l'ondulation des arbres, des feuilles, le matin des grands vents.

Tu cours jusqu'à l'horloge. 18h12.

Tu arraches d'un geste petite

et grande aiguille.

Mon amour, tu me dis. C'est fini.

Mes yeux se mouillent.

Mon amour, tout commence, tu me dis.

Ecoute.

Je tends l'oreille.

Voici venu le temps où le temps peut se taire.

Tu souris, je t'embrasse.

Tu serres le poing sur les aiguilles.

De ta main coule le sang nouveau de nos deux cœurs qui battent.



# Table des matières

<b>PRÉFACE</b>	p. 4-5	<b>AUTEURS ET AUTRICES</b>	
<b>DÉFINITIONS</b>		<b>Bryan Perro</b>	
Année-lumière	p. 7	Biographie	p. 7
Avant-jour	p. 11	Années-lumière vous dites ?	p. 8-9
Dare-dare	p. 15	Déjà-vu ou nezjà-vu ?	p. 20-21
Déjà-vu	p. 19	<b>Karim Kattan</b>	
Hivernage	p. 23	Biographie	p. 11
Lambiner	p. 49	Le Syndicat	p. 12-13
Plus-que-parfait	p. 53	<b>Tasha Rumley</b>	
Rythmer	p. 57	Biographie	p. 15
Synchrone	p. 61	L'heure du grand saut	p. 16-17
Tic-tac	p. 65	Rythme magique	p. 58-59
<b>CAHIER DE JEUX</b>		<b>Emmelie Prophète</b>	
1. Le bruit du temps <sup>(A/B)</sup>	p. 27	Biographie	p. 23
2. Mi-temps <sup>(A)</sup>	p. 28	Comme un temps de refus	p. 24-25
3. Du soir ou du matin ? <sup>(B/C)</sup>	p. 28	<b>Eva Kavian</b>	
4. Dans un premier temps.. <sup>(B/C)</sup>	p. 29	Biographie	p. 49
5. Depuis la nuit des temps <sup>(B)</sup>	p. 29	On révisé chimie ensemble	p. 50-51
6. Un passe-temps, des passe-temps <sup>(A/B)</sup>	p. 30	<b>Geneviève Brisac</b>	
7. Comme un air de « nezjà-vu » <sup>(B)</sup>	p. 31	Biographie	p. 53
8. Top chrono ! <sup>(A)</sup>	p. 32	L'étonnant destin de	p. 54-55
9. Éloge de la lenteur <sup>(C)</sup>	p. 32	Plus-Que-Parfait et de	
10. En temps et en lieu <sup>(B)</sup>	p. 33	son grand-frère Parfait	
11. En un tournemain <sup>(B/C)</sup>	p. 34	La légende de Synchrone	p. 62-63
12. Laissons le temps au temps <sup>(C)</sup>	p. 35	<b>Aurélien Dony</b>	
13. Ouvrez l'œil <sup>(A/B/C)</sup>	p. 36	Biographie	p. 65
Solutions	p. 38-47	Tic-tac	p. 66-67

Le ministère de la Culture (Délégation générale à la langue française et aux langues de France) remercie chaleureusement :

**Les éditions le Robert**  
www.lerobert.com

pour son précieux concours à travers les définitions des dix mots extraites du *Petit Robert de la langue française*



L'équipe du CAVILAM pour sa conception du carnet de jeux.  
Conception : Abdelbaki Abdel, Delcombel Magali, Ramanan johary Soizic, Rogy Laurence  
Relecture : Rogy Laurence, Treffandier Frédérique



Achévé d'imprimer en octobre 2022

Coordination éditoriale :  
**Bitailou Amandine**  
**D'aversa Iris**  
**Lederlé Annick**  
Conception graphique :  
**Bilden Studio**  
www.bildenstudio.fr  
@bilden\_studio

Dépôt légal : octobre 2022  
ISSN imprimé : 1960-8632  
ISSN en ligne : 1958-5225

### Contacts de diffusion :

#### Belgique

languefrancaise@cfwb.be ✉  
lalanguefrancaiseenfete.be 🌐  
@lalanguefrancaiseenfete 📱  
@languefrancaise.be 📱

#### France

dismoidixmots@culture.gouv.fr ✉  
dismoidixmots.culture.fr 🌐  
@dismoidixmots 📱  
@languesFR 📱

#### OIF

francophonie.org 🌐  
@OIFrancophonie 📱  
@OIFrancophonie 📱

#### Québec

info@oqlf.gouv.qc.ca ✉  
oqlf.gouv.qc.ca 🌐  
@OQLF.QC 📱  
@OQLF 📱  
@OQLF.QC 📱  
Office québécois de la langue française 📱

#### Suisse

ciip.dlf@ne.ch ✉  
dlf-suisse.ch 🌐  
slff@ne.ch ✉  
slff.ch 🌐  
@SLFFenSuisse 📱  
@SLFF\_CH 📱

## Le réseau OPALE

### Belgique



### France



### OIF



### Québec



### Suisse



## Partenaires institutionnels



## Avec le soutien de



## Partenaires médias



